

Georg Lukács

*L'arrière-plan social  
de la terreur blanche.*

1920

Traduction de Jean-Pierre Morbois



*La terreur blanche en Hongrie, dessins de Mihály Biró<sup>1</sup> (1920)*

---

<sup>1</sup> Mihály Biró (1886-1948), peintre et dessinateur hongrois.

GEORG LUKÁCS : L'ARRIÈRE-PLAN SOCIAL DE LA TERREUR BLANCHE.



Georg Lukács

Ce texte est la traduction de l'essai de Georg Lukács : *Das gesellschaftliche Hinterland des weißen Terrors* (1920).

Il occupe les pages 228 à 234 du recueil *Taktik und Ethik, Politische Aufsätze I* [Tactique et Éthique, Essais politiques I.] (Sammlung Luchterhand, Darmstadt & Neuwied, 1975). Il était jusqu'à présent inédit en français.

Il a été publié à l'origine en hongrois sous le titre *A fehér terror társasalmi hinterlandja* dans *Proletár* du 30/06/1920, pp 5-6, revue du PCH éditée à Vienne de 1920 à 1922.

Si cet article est encore marqué par les illusions sur l'imminence de la Révolution mondiale, on y voit les premiers éléments de l'analyse de ce que sera le fascisme, et sa base de classe, une petite bourgeoisie précarisée, en danger de prolétarisation, le lumpen-prolétariat<sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> Lumpenprolétariat : « prolétariat en haillons ») : terme marxiste, désignant les « éléments déclassés, voyous, mendiants, voleurs, etc. » du prolétariat, caractérisés par l'absence de conscience de classe.

## *L'arrière-plan social de la terreur blanche.*

C'est de la part de la social-démocratie une falsification de Marx ancienne, éprouvée, et de la démagogie que, dans l'appréciation de tous les phénomènes, de ne prêter aucune attention aux circonstances historiques (économiques et sociales), et éviter ainsi les conséquences qu'elle devrait en tirer pour sa tactique. Au lieu de parler d'une dictature de la bourgeoisie ou d'une dictature du prolétariat, les sociaux-démocrates parlent sans-cesse de la démocratie « en général » ; de la même façon, ils parlent de la démocratie et de la terreur « en général », au lieu de distinguer quelles classes exercent la dictature, et utilisent la terreur, et de voir quelles sont néanmoins la tendance, base d'existence, développement ou possibilité d'extension de la terreur. En ce qui concerne la terreur, il nous font la grâce de distinguer entre terreur *rouge* et terreur *blanche*, même si ce n'est pas avec une certaine approche historique. Mais de cette distinction, ils ne tirent aucune conséquence. Ou bien, ils disent que la terreur blanche fait tout de même plus rage que la rouge, ou bien qu'en démocrates authentiques, ils haïssent les deux avec la même force. Donc : la différence n'en serait à proprement parler pas une. Ils sont ici tout aussi peu capables que sur la question de la dictature et de la démocratie d'opérer une distinction d'un point de vue historique marxiste.

Qu'est-ce que la terreur rouge ? C'est la forme institutionnelle de la volonté courageuse, prête même à la violence, de la classe des prolétaires parvenue au pouvoir, avec pour but de balayer les obstacles (contre-révolution, sabotage, corruption, commerce en chaîne

etc.) de la voie qui mène au socialisme. Le véritable but de la dictature du prolétariat est de construire. L'utilisation de la violence, la terreur, ne sont dans cette lutte que des moyens de *défense*. Et l'utilisation de la violence par la dictature du prolétariat est précisément de caractère défensif parce que le prolétariat se trouve maintenant au milieu de l'*offensive* ultime dirigée contre le capitalisme. La dictature du prolétariat porte précisément au capitalisme, justement par son travail d'édification et d'organisation, le véritable coup de grâce, et il abolit ainsi la base sociale du capitalisme. Dans cet affrontement, la violence est un moyen inévitable, mais subordonné, qui ne sera donc utilisé par le prolétariat que dans la mesure où la résistance active ou passive des anciennes classes dirigeantes l'y *contraint pour des raisons de survie*. Avec la magnanimité naturelle de la classe appelée à diriger, le prolétariat n'utilise même pas le moyen de la terreur là où elle serait vraiment nécessaire ; il exerce sa grâce au détriment de sa propre sécurité et de son propre développement. Et après que le développement naturel de la société a conduit au socialisme, même si c'est au prix de rudes combats, il est certain que la résistance de la contre-révolution et aussi la terreur exercée à son encontre, nécessairement proportionnée à elle, va s'affaiblir au cours de l'évolution naturelle. La dictature doit indubitablement connaître des phases dans lesquelles l'existence élémentaire du prolétariat exige l'utilisation impitoyable de la terreur. Après une période plus ou moins longue (plus la prise en main de la dictature sera énergique, et plus court sera le temps que cela prendra), cette nécessité cesse d'exister ou elle se

réduite au minimum. La Russie est en apparence sur la voie d'une telle situation.

La terreur blanche ne peut en revanche pas s'appuyer sur une classe sociale dont la prise du pouvoir serait le moyen du développement de la société ; qui donc, après avoir vaincu de rudes résistances, pourrait cependant organiser cette société *dans son ensemble*, et la mettre en marche ; lequel pouvoir suivrait ainsi sa ligne naturelle, en direction – finalement – d'une situation normale, pacifique. La terreur blanche va donc être le seul moyen de lutte, nécessaire, des classes oppresseuses, lorsque celles-ci ont été contraintes *de se défendre* face au prolétariat, quand elles ont gagné une bataille dans leur défense désespérée, et qu'elles veulent, *à cette victoire nécessairement éphémère*, donner désespérément et à tout prix *un caractère constant*. L'inconvénient de la base sociale de l'existence de la terreur blanche se manifeste le plus clairement en ce qu'elle réunit en l'occurrence *toutes* les classes oppresseuses pour défendre l'exploitation *en général*.

La terreur blanche est la sainte alliance des classes oppresseuses contre le prolétariat, c'est parmi les classes sociales, une paix entre des classes dont les intérêts ne peuvent pas durablement être harmonisés, dont les oppositions d'intérêt deviennent même si aiguës, tout particulièrement dans la phase qui suit l'échec de la révolution, qu'aucun moyen parlementaire légal n'est approprié pour les régler. De même qu'allait de soi le front commun de ces classes contre l'attaque victorieuse du prolétariat, ou ayant tout au moins une perspective justifiée de victoire, de même ces classes sont-elles obligatoirement déçues, sans exception, quand il s'agit

de *qui* doit bénéficier des fruits de la victoire. Il est alors en effet notoire que la communauté d'intérêt des classes subsiste seulement avec le maintien de *la possibilité abstraite* de l'oppression et de l'exploitation. Le *comment* de la véritable exploitation les oppose nécessairement les unes aux autres. Prenons l'exemple des petits paysans, qui pendant la domination du prolétariat étaient le corps de bataille de la contrerévolution, qui ont contribué en première ligne à la victoire de la contrerévolution par le sabotage de l'approvisionnement en vivres de la population urbaine, ils voient maintenant avec déception que la contre-révolution elle-aussi ne donne que du papier-monnaie pour les céréales, que la contrerévolution elle-aussi doit pratiquer des réquisitions si les petits paysans ne veulent pas livrer volontairement les quantités qui leur ont été imposées.

L'histoire interne de la terreur blanche est ainsi le combat désespéré, et dès le début sans espoir des classes sociales victorieuses dans la contrerévolution dans le but de mettre les armes offensives de la victoire obtenue par l'effort commun au service de leurs propres intérêts (contraires pour les autres). Et ce combat n'est pas seulement sans espoir parce que, de même que la victoire de la contrerévolution n'a pu être arrachée que par la force commune, la contrerévolution victorieuse ne peut aussi se maintenir que par une collaboration, mais aussi parce que l'arme la plus essentielle, véritablement efficace de la contrerévolution, la violence extrême qu'exerce la terreur blanche, *n'est pas véritablement au service d'une classe*. La terreur blanche n'est pas une terreur de classe au sens de la façon dont est organisée la



violence de classe du prolétariat victorieux. La terreur blanche est l'expression violente, sanglante et sale de l'oppression *en général*.

*Qui* en effet exerce la terreur blanche ? L'époque de la terreur blanche apporte la vraie matérialisation de la théorie des idéologues bourgeois selon laquelle l'« État » (la gendarmerie, la police, et autres institutions de la violence d'État) « se situeraient *au-dessus* » de la lutte des intérêts que les classes sociales mènent entre elles. C'était un mensonge au temps d'avant l'époque révolutionnaire, parce que l'« État » était alors effectivement au service d'une classe sociale qui, après avoir pu organiser la production selon ses propres intérêts, a imposé sur toute la société le sceau de ses propres intérêts. Cette situation s'est modifiée à l'époque des révolutions, tout particulièrement après les défaites des révolutions prolétariennes, de manière décisive.

Après la guerre qu'elle avait perdue, la Hongrie a été dépouillée de plus de la moitié de ses territoires et de ses habitants. Cela a eu des conséquences catastrophiques pour les couches dont on dit qu'elles « tiennent l'État ». L'« intelligentsia » de la minorité hongroise qui opprimait les autres nationalités a pris en effet pour elle-même dans l'armée ainsi que dans l'administration la plus grande part des postes à occuper au détriment des nationalités, elle a organisé une domination parasitaire sur un territoire et une population qui outrepassait largement le cadre d'une nationalité. Lorsque cette domination n'a plus existé, *toute cette couche parasitaire* s'est retrouvée sans ressources. Comme elle est incapable d'un travail productif utile, et ne veut renoncer sous aucun prétexte à ses privilèges matériels et

sociaux, sa seule issue est une extension de l'appareil d'État oppresseur telle qu'elle pourrait leur rendre leur ancienne situation privilégiée, en interne, aux dépens du prolétariat, et en externe par la guerre impérialiste.

Les éléments dirigeants de cette couche parasitaire sont les officiers d'active. Sans la terreur blanche, le manque de perspectives de leur situation est tout à fait évident. Leur prospérité matérielle et sociale est très très fortement liée à l'existence d'une grande puissance impérialiste, que l'on ne peut maintenant plus reconstituer ni maintenir sans l'emploi constant et impitoyable de la terreur blanche. Toute évolution différente – même une transition « démocratique » – signifie obligatoirement l'anéantissement de son existence. Ses alliés et satellites les plus fidèles sont dans ce combat « la fleur de l'intelligentsia », les étudiants. La dernière génération du monde étudiant a été frappé par la guerre au milieu de ses études. La plus grande partie a été mobilisée, a fait la guerre jusqu'à la fin, a été spirituellement et moralement ensauvagée ; ils n'ont rien appris, mais ont cependant obtenu un « diplôme » par la politique d'enseignement de l'État bourgeois ou conservent la perspective d'un obtenir un. Avec ce diplôme, ils ont acheté le droit à une position privilégiée, sans qu'ils soient utilisables pour un quelconque travail *effectif*. Alors que le rétablissement d'une situation « normale » aurait bientôt repoussé la plus grande part de cette couche sociale dans les rangs du Lumpen-prolétariat, la terreur blanche leur offre, non seulement de piller librement et de mieux assurer leur existence, mais elle leur offre, en tant que vraie couche de « soutien de l'État » le meilleur en termes de reconnaissance

sociale et de jouissance de privilèges. Est-ce donc un miracle que *la terreur blanche devienne* ainsi pour ces couches sociales *une finalité en soi* ? ni qu'elles ne puissent même pas y renoncer au cas où elles entrent en opposition avec les intérêts des classes sociales au nom desquelles elles exercent la terreur ? Ils ne peuvent pas y renoncer, car ce renoncement serait leur propre arrêt de mort.

Le caractère *offensif*, agressif de la terreur blanche révèle ainsi qu'elle est l'*autodéfense* désespérée des classes sociales condamnées à mort par la nécessité de l'évolution sociale. La terreur du prolétariat est de caractère *défensif*, humaine, il est contraint à une violence nécessaire, inévitable, parce que le prolétariat en tant que classe commence son attaque ultime et à la fin certainement triomphale contre la bourgeoisie qui s'effondre, parce que la violence sera superflue après la victoire finalement obtenue. La condamnation à mort contraint cependant la terreur blanche à une rage de plus en plus impitoyable. À la terreur blanche ne correspond aucun ordre social dont la matérialisation la rendrait elle-même superflue. La terreur blanche s'entretient elle-même ; *elle est une fin en soi et pas un moyen*. C'est pourquoi elle porte en soi sa maladie mortelle. Les classes oppresseuses qui sont en lutte aiguë les unes contre les autres, ne peuvent ni la réguler, ni la mettre au service de leurs intérêts. Elles ne peuvent pas exister sans elle, bien que sa persistance sape aussi sans cesse les fondements de leur existence.

De même que la communauté contrerévolutionnaire des oppresseurs a ressenti la terreur blanche comme indispensable à l'époque de la victoire de la révolution

prolétarienne, de même qu'elle est (objectivement) indispensable dans la phase actuelle d'oppression, de même elle devient insupportable pour les classes lorsque leurs divers intérêts se sont déjà développés. D'un côté parce que les intérêts de toutes les classes sociales participant à la production exigent des situations « d'ordre », « légales », celles notamment où l'appareil d'oppression agit de manière invisible, silencieuse, sans qu'on le remarque, et ne perturbe ni la production, ni le commerce, de l'autre côté principalement parce que la tendance naturelle de la terreur blanche est de s'amplifier sans cesse. Après qu'elle est une finalité en soi, elle subsiste, elle ne peut pas en rester à la persécution du prolétariat, bien que même ces classes dites dirigeantes doivent ressentir sur leur propre corps le poids de ses poings. Avec la terreur blanche, *la violence extrême intègre la conscience de classe*. Cette conscience est bien au fait que le maintien de l'oppression ainsi que de sa propre existence ne sont assurés qu'aussi longtemps que les armes sont entre ses mains. Elle ne désarme donc à aucun prix et ne peut pas tolérer que quiconque se mêle de l'utilisation des armes.

C'est ainsi que la terreur blanche devient son propre fossoyeur. Par elle, la collaboration des classes contre-révolutionnaires va se dissoudre au plus vite, elle a pour plein effet de dépouiller les classes oppresseuses de ces classes sociales qui s'étaient ralliées à elles par peur de la révolution. Les classes oppresseurs s'isolent ainsi, elles entrent sévèrement en opposition entre elles – et elles entrent en opposition à leur propre violence extrême. La décomposition de la bourgeoisie, dernier processus

préparatoire de la révolution, atteint ainsi avec la terreur blanche son apogée.

C'est pourquoi l'espoir que la terreur blanche s'adoucisse pour une cause interne ou externe est une folle illusion. La terreur blanche va s'exacerber jusqu'à ce que le processus de décomposition prenne une telle ampleur que le prolétariat, éveillé à la vie nouvelle et parvenu à la conscience, puisse l'écraser. Seule la violence organisée du prolétariat peut prendre en charge la lutte contre la terreur blanche, la lutte contre la terreur blanche n'est valable et résolue que si elle est en même temps la lutte pour la dictature du prolétariat.

